



**ON BOIRA DU SILENCE
AIAD**

Roman

AIAD

ON BOIRA DU SILENCE

© Aiad
Dessin : Flavie Dony

Une plage de ciel bleu

C'était une plage de ciel bleu. La lumière, la chaleur de la Bretagne. Je vous assure. Un lieu magique. J'y avais découvert, à quinze ans, les filles en maillot de bain. Donc l'amour. Les hommes qui se défiaient, à qui aurait le plus de carrés sur ses abdos. A qui sauterait le plus haut lors des matchs de volley-ball ; à qui aurait le plus transpiré, toute l'année, pour impressionner la plus belle fille de la plage et lui faire dire : « c'est lui ».

L'émulation et la beauté des femmes. Il n'en fallait pas plus, pour faire de cette plage de ciel bleu, chaque année, la priorité de mon existence. L'émulation m'imposait de ne jamais me satisfaire. De toujours faire des efforts. Pendant un an, d'aller de l'avant. La récompense serait la reconnaissance de toutes ces femmes, et peut-être, pourquoi pas, de la plus belle de la plage.

Bon, au final, c'était surtout les mères de famille qui fantasmaient sur moi... Oui, il fallait me rendre à l'évidence. Je ne sautais pas le plus haut lors des matchs de volley-ball. Je n'étais pas le plus charismatique. Le plus grand. Mais ma silhouette affinée était suffisante pour troubler le regard de ces

femmes, dès leur arrivée au club Mickey, où j'étais moniteur.

Elles me demandaient si je faisais de la gymnastique ou de la natation. Si je serais libre certains soirs pour garder leurs enfants. Elles me disaient qu'elles seraient aussi là, à la maison, et qu'en général leurs enfants se couchaient tôt. Je déclinais finalement leur proposition. Plus tard, je regretterais cette décision. J'aurais pu écrire un livre sur les cougars avant même que Demi Moore n'arrête le Bruce Willis.

Veyrnac. Les femmes. L'émulation. Tout le piment de ma vie. Un piment auquel j'allais à nouveau goûter. Oui, j'y allais. Je repartais. Veyrnac... Cela faisait dix ans que je ne t'avais pas vu, alors qu'on s'était vu, tous les étés, pendant vingt ans. Dix ans d'absence. Je me demandais si tu avais changé. Si j'allais être déçu. Si j'allais retrouver les gens qui m'avaient marqué, notamment Antoine, mon père spirituel, à Veyrnac, le responsable du club Mickey. (On a les pères spirituels qu'on peut).

Antoine, les mères de famille, la plus belle fille de la plage. La mer. Le sable. J'avais hâte de retrouver tout ça. Pourquoi avais-je tant attendu ? En moi, je

savais. Etait-ce pour m'approcher de Veyrnac ou m'éloigner d'autres choses ? Allais-je vraiment tout leur dire ?

Km 0

J'étais parti. Cinq heures de route m'attendaient. Je repensais que mon père avait trouvé un moyen imparable pour nous occuper pendant cinq heures. Pendant une demi-heure, c'était la face A de la K7 de Cat Stevens. La demi-heure suivante, c'était la face B de la K7 de Cat Stevens. Puis à nouveau, la face A de la K7 de Cat Stevens. Et A chassait B. Et B chassait A. Et Cat Stevens se faufilait, entre mon frère et moi, tout au long du voyage, sur la plage arrière. Déjà qu'il n'y avait pas beaucoup de places...

Cat Stevens... J'étais parti depuis dix minutes, et qui était assis à côté de moi ? Je vous le donne dans le mille : Cat Stevens. *Lady d'Arbanville*. *Wild World*. *Father & Son*. Les chansons se succédaient. Au contraire des voitures, sur la route. J'étais parti à six heures, aussi. Eviter la foule, une autre influence de mon père. Cet homme voulait éviter la foule, mais avec moi. Ca voulait dire partir en vacances à six heures, mais avec moi. Faire les courses à sept heures, mais avec moi. Bricoler à huit heures, mais avec moi. Je vivais donc une vie avec lui, mais sans moi, (étant donné le niveau de sommeil et de récupération).

8h30. Les samedis, nous étions de retour des courses. Un quatrième café coulait dans sa tasse, à tout juste neuf heures du matin. Et je me disais que cet homme était vraiment un grand malade.

Et pourtant, au final, j'étais moi-même devenu un grand malade. Entre-temps, j'avais compris. Grâce à lui et ses courses à Auchan, le samedi matin, j'avais pris l'habitude de me lever tôt. D'avoir des journées de 36 heures. De faire un maximum de choses. De ne pas avoir de regrets. Et surtout... D'être fier de moi. Pourquoi tu ne m'as pas réveillé à quatre heures du matin, finalement, papa ?

Mon père. Mon meilleur ennemi. Federer avait Nadal. Prost avait Senna. Ali avait Frazier. Moi j'avais mon père. L'homme que l'on sent tout le temps dans son dos, l'obsession qui même en son absence, nous incite à scruter l'horizon, dans toutes les directions, pour lui demander « t'es où ? ». Je sentais sa présence, en permanence, dans mon dos. Alors qu'il travaillait dans son bureau, ou dans son jardin, ou dans cuisine, ou dans son garage. Un hyperactif clinique qui, même la nuit, devait poncer les murs de sa chambre ou changer la moquette. Un hyperactif qui me laissait libre, sauf un soir, mais un soir qui vous faisait penser tous les soirs à ce soir, vu

comment mes bulletins étaient analysés comme des diamants au microscope :

(Accent ouzbek) « Vas-y, montre-moi la marchandise. »

Je lui tends une enveloppe. Il l'ouvre. Il déplie la lettre contenue dans l'enveloppe. Et commence à l'analyser.

(Accent ouzbek) « Français... Treize carats ? »

Il me regarde. Ce n'est pas assez. Je le sais. Je devrais me justifier. Lui parler de l'*Assommoir* de Zola. Titre très bien choisi, après trente pages, déjà je n'en pouvais plus, bravo à l'éditeur. Mais je ne dis rien. J'encaisse. La discussion n'est de toute façon pas dans son mode de fonctionnement. Il ne fait pas confiance à ses oreilles. Il fait confiance à ses yeux. Je me tais. Je pourrais envoyer des mots dans les airs, comme on envoie des bouteilles à la mer, mais je soupçonne son esprit d'aller rarement à la plage. Il est concret. Besogneux. Les yeux. Les faits. Cela tombe bien, je sais que les matières suivantes vont brosser Saint Thomas dans le sens des cils :

(Accent ouzbek) « Histoire... Seize carats. Biologie... Seize carats. Sport... Dix-huit

carats. Mathématiques... Vingt carats. Très bien Mathématiques !!! Bon. C'est bien. Mais je veux même marchandise, trimestre prochain ! D'accord ? »
« Par contre, j'aurai peut-être pas autant de carats en mathématiques... »

(Regard noir).

« Je vais me débrouiller, je vais me débrouiller. J'ai dit une bêtise, je vais me débrouiller. »

J'avais la pression. D'où l'impression, d'avoir en permanence dans mes rétroviseurs cet homme qui avait décidé que dormir était pour les autres. Fléchir pour les lâches. Se plaindre : une vaste plaisanterie. Et ne pas exploiter 100% de son potentiel, une excuse suffisante pour vous envoyer au goulag. 99% des gens se laissait doubler par cet homme. Ces contestataires en puissance voulaient dormir dix heures par nuit et parfois même s'octroyer des siestes de trente minutes. Goulag !

Ils voulaient profiter de la vie. Tout le monde le comprenait. Tout le monde sauf une personne. Mon père. Jeune, moi-même, j'avais été, au début fatigué par le rythme de vie imposé par mon Ayrton Senna. Mais très vite, j'y avais pris goût. Il fallait voir, à l'école, comment les filles me regardaient, troublées par toute mon exigence. Les filles, pas les jeunes de

mon âge, bien sûr. Elles, l'exemplarité, ça leur rappelle leur père, aussi drôles que leur costume gris et leur petite mallette, qu'ils baladent sur le quai de la gare, à sept heures, le matin, pour aller sourire bêtement à leur patron toute la journée. Non, elles veulent du sauvage, des sensations, un homme vif comme le guépard. On leur demande d'obéir depuis qu'elles ont trois ans. Elles veulent arrêter d'obéir. Elles veulent être libres comme la mouette, autonomes comme le goéland argenté. Croire que rien n'est important, elles qui ont toujours peur des conséquences de tout. Elles veulent se sentir fortes, invulnérables, protégées dans deux bras musclés, qui dépassent d'un débardeur. Elles veulent la liberté. Sentir le vent dans leurs cheveux, quand leurs chevaliers les emportent, loin de la société, loin des conventions, au volant de leur scooter. Elles veulent fuir les apparences. Etre elles-mêmes, dans toute leur tendresse, toute leur violence. Nous esquiver, nous dédaigner comme la panthère. Puis se blottir contre nous, nous récompenser comme le chaton. Elles veulent être brutes. Majestueuses. Naturelles. Authentiques comme un arbre. Mais, au fond, elles sont déjà prisonnières des apparences. De ce manteau à la mode, qu'il faut acheter. Un manteau justifié à lui seul par son prix, vu que les parents vont devoir

vendre la maison et habiter dehors pour pouvoir leur offrir. Comme ce jean, où chaque trou imprimé dans le tissu est un trou découpé sur le compte en banque de la famille. Mais le prix à payer est nécessaire pour briller. Leur seul objectif désormais : la lumière, l'éclat. Etre un soleil, et que les hommes tournent autour. La beauté dirige le monde. Elles l'ont parfaitement compris. Nous sommes des navires dans un océan d'absurdité, et nous cherchons un phare pour nous conduire dans l'existence. Un visage, un sourire, une paire de jambes, de seins, parfaitement agencé dans un manteau à dormir dehors, et un jean troué, en autant d'ouvertures que de signes extérieures de richesses.

Elles sont dépendantes de ce désir de plaire. Nous sommes dépendants du plaisir de les regarder. Nous les entretenons ainsi dans leur tendance à s'entretenir. Allant même jusqu'à les entretenir pour qu'elles s'entretiennent. Pour pouvoir d'ailleurs, tous les soirs, s'entretenir avec elles. Nous leur donnons les armes, pour qu'elles nous désarment, à grand renfort de décolletés, de minijupes, de courbes encore plus travaillées que l'épingle de la Rascasse au Grand Prix de Monaco. Nous voulons nous offrir le plus incroyable des circuits. Savoir, que ce soir, nous

allons manœuvrer dans les virages les plus fous. Accélérer dans une ligne droit, avec le frisson que la vitesse nous fera peut-être quitter terre, la vie suspendue à la résistance d'un cœur dont le choix d'abandonner ou de continuer, sera accueilli avec la même bienveillance. Le temps s'arrête au contact de la beauté. Si la beauté perdurait, nous éviterions de penser à ce fameux jour où il faudra rendre notre âme, nos yeux, nos dents, toutes ces choses qu'on nous reprend après nous les avoir données et qui nous donnent envie de crier à l'injustice. Et nous crierons à l'injustice. Nous y penserons, même si nous utiliserons la spiritualité pour nous conduire au détachement. La beauté ne nous éloigne pas de l'idée de la mort, toute une vie. Car la beauté ne dure pas, toute une vie. Les mères de famille, sur la plage, me l'ont raconté. Pas leur bouche, expressément, qui se serait livré, dans un moment rare de complicité, elle, s'élançant, légèrement, dans une balançoire, moi, les écoutant, assis, sur un ballon sauteur. Non, leur bouche ne disait rien, mais leur topless, à quarante-cinq ans, me confiait tout. Nue, la réalité a du mal à garder ses secrets. La beauté est éphémère m'assuraient, sans fermeté, leur seins nus. Leurs fesses rebondirent sur ces paroles, comme elles purent, me lançant laconiquement, comme s'il était

déjà trop tard pour elles : « il faut couvrir, protéger la beauté ». Il faut couvrir, protéger la beauté. Une obsession pour elles. Une obsession pour nous. Protéger, dans le confort, l'intensité de l'éclat, comme le Petit Prince¹ maintenait sa rose, à l'abri du vent, sous un globe, sauf que nos roses, pour préserver leur beauté, envisageaient plus un deux pièces avec baignoire, en plein cœur de Paris, qu'une simple cloche en verre. Et Paris était bien, mais les Maldives, en hiver, était mieux.

Le confort a un prix, demande des ressources, de s'intégrer et s'élever au plus haut dans le système social. D'en accepter les codes. De vivre pour le travail. La vie réduite toute la journée, aux mêmes trains, aux mêmes métros, aux mêmes bureaux, aux mêmes visages, aux mêmes pauses-café où ne pas avoir suivi le dernier match de football, la météo ou les informations la veille, vous dote d'une qualité d'écoute remarquable. Si la parole est d'argent et le silence est d'or, vos collègues vous distribuent l'argent, et vous les couvrez d'or. Conversations d'un vide, à transformer les salles de pause en cathédrales. Ne plus avoir de vie, de passion, incite à alimenter les discussions d'actualités, de scandales, de polémiques,

¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Editions GALLIMARD

à commenter les actions des autres, de préférence négativement, pour se conforter que l'inertie est préférable à la montée, puis la chute. Escalader ses rêves ? Non, moi je m'installe dans mon ennui. Tu veux venir ?

Nous sommes prêts à beaucoup pour l'argent, le confort : à perdre notre beauté, pour en attirer une autre, et briller, par le reflet de son éclat, sur notre estime. Ce sacrifice, ce conformisme social pour assurer le deux pièces avec baignoire, et en hiver les Maldives, sera demain celui de leur mari. Aujourd'hui, le rôle était assuré par leur père, ces rigolos, mallette à la main, à sept heures du matin, sur le quai de la gare de leur banlieue. Elles pouvaient laisser ainsi totalement la passion s'exprimer, et s'offrir le frisson d'essayer de dompter cet homme rebelle qui refusait l'autorité du directeur, l'autorité des professeurs, l'autorité des parents, des savons et des douches, quand moi, au premier rang, je levais la main, studieux, pour répondre aux questions.

Cette exemplarité ne troublait aucunement mes camarades, mais pour mes professeurs, j'étais le 5^{ème} Beatles, la réincarnation de Mike Brandt. François Valéry sans les cheveux. Un tombeur. Une icône. Une légende. Elles ne pouvaient rien montrer du fait de

l'autorité imposée par leur fonction. Mais quand elles me remettaient mon dernier devoir, sur lequel, elles avaient installé, un 1 et un 8, qui posaient fièrement, en haut de la feuille, comme deux frères, l'un contre l'autre, sur une photo de famille. Dans ces moments-là, la lumière que je voyais scintiller dans leurs yeux m'avouaient, que si les conventions n'étaient pas à ce point restrictives, elles auraient voulu récompenser l'élève studieux, en lui offrant tout leur corps, en lieu et place de ce petit commentaire, appliqué, dans la marge, au stylo. Dans ces instants fugaces d'abandon, où elles laissaient tomber le masque, je lisais sur leur vrai visage comme un « merci ». « Merci d'offrir à mon existence, une légitimité, à travers ta réussite présente, ton succès à venir, quand tes camarades passent le plus clair de leur temps fixés sur le mollet de la voisine, ou à déclamer des traits d'esprit, moins empruntés à Montaigne, mais plus à Franck Dubosc ». Ces femmes me remerciaient de toute leur communication non verbale. Je souriais. J'existais. Je brillais dans leurs yeux. Tout comme je brillais, l'été, dans les yeux des mères de famille, sur la plage, pour qui juillet n'annonçait pas la fin de l'année scolaire, mais bien le début de la saison des amours.

Je ne pouvais plus me passer de cette estime que je voyais dans leurs yeux. J'avais compris que plus on était exigeant dans l'existence, plus on était admiré dans la vie. Et j'avais désormais une addiction pour cette admiration que je suscitais, cette étincelle que j'allumais dans leur esprit, qui brûlait dans leurs yeux. Le perfectionnisme ne me quitterait plus, comme une vérité instinctive, que je n'avais pas besoin de formuler. J'irais à fond. Toujours à fond. J'essaierais sans cesse de repousser les limites de ma machine, en essayant un minimum de me ménager, pour éviter les changements de pièce, la visite des mécaniciens à l'hôpital.

J'avais pris goût à l'effort, initié par mon père, chercheur de diamants brut sur bulletins de note. J'avais été conforté ensuite, par des enseignants, en classe préparatoire, qui nous disaient que voir des gens, était certes une activité tout à fait honorable, mais que rester seul, à réviser, deux ans, dans une chambre, avec pour seule compagnie féminine, des posters, était tout de même nettement mieux. Certains soirs, ma table couvert de livres, regardait mon mur couvert de femmes, et lui disait : « On échange ? ». Aucune réponse. Les horizons de volupté sont des

guides, seuls l'effort et le temps s'évertuent à transformer les désirs en promesse de succès.

Mon effort s'évertuait à me rapprocher des horizons. Suivant l'adage « on dormira, quand on sera mort », et encore ce laxisme post-mortem m'embêtait. Je continuais avec entêtement. J'étais à fond, en classe préparatoire. A fond en école de commerce. Toujours aucune visite des mécaniciens à l'hôpital. Merci à la jeunesse. Et puis, j'ai découvert le monde de l'entreprise. Ces tours où l'effort vous fait monter les échelons par l'escalier, quand le réseau, la ruse vous font monter par l'ascenseur. Je n'ai jamais eu autant de courbatures aux cuisses, pourtant j'avais arrêté le sport. Monde absurde, fait constamment d'intrigues, de rétention d'information, de double discours. Les gens chuchotent à la machine à café, dans le couloir, dans un coin d'open space et s'arrêtent soudainement de parler quand vous arrivez à côté d'eux. Ils projettent, conjecturent, conspirent, ils se croient dans *Games of Thrones*, alors qu'ils travaillent dans une SARL, ou au quinzième échelon d'un grand groupe, où tout le monde les aura oublié, et où personne ne les connaît, à part les dix personnes qui travaillent, tous les jours, avec eux. Monde épuisant, qui vous fait comprendre que la vieillesse

est un ennemi courtois, pour l'énergie, comparé à l'inhumanité de l'absurde. Qui vous bloque le matin dans un lit. Qui vous coince, la journée sur une chaise. Qui vous agite, toute la nuit, dans vos draps. L'énergie s'épuise. L'effort n'est plus récompensé. Ne plus avoir d'objectif, et pourtant savoir que seuls les efforts vous procurent la fierté et la force de vous tenir debout. Je voulais raconter ça à mon Ayrton Senna. Bien sûr, il était en train de jardiner. SOS hyperactif, bonjour. Je lui ai demandé s'il voulait que je revienne plus tard. Il m'a dit que plus tard, il devait repeindre le portail, puis nettoyer la voiture, qu'en bas, le chauffe-eau « déconnait », et qu'après, il devait terminer de répéter son saxo. J'ai souri. Il a cru que je me moquais de lui. Un peu. Mais je me disais surtout que ce brave homme n'abandonnait jamais. Même une fois dans le ciel, il mettra le réveil, pour tondre ses nuages et repeindre son auréole. Cet homme était son propre phare, sa propre lumière. C'était bien lui dont je devais m'inspirer pour accélérer toute ma vie et être fier de qui j'étais. Mon Ayrton, ne disparaîs jamais de mes rétros...

Il était 7h30 et Paris disparaissait derrière moi. 7h30... J'appelai mon père pour vérifier un point :

« Allo, papa ? »

« Salut Adrien... Désolé j'peux pas te parler, je suis sur la route là. »

« Laisse-moi deviner... Auchan ? »

« Oui, je suis direction Auchan là... Mais j'te rappelle, tout à l'heure, ça marche ? »

« Ca marche. Ca marche. A toute à l'heure. »

J'ai raccroché. J'ai souri. Sacré Ayrton. Distract, je me concentrais tout de même sur la route, avec Veyrnac pour horizon. Dix ans d'absence. Des images me revenaient, des souvenirs décousus. Quand soudain, mon téléphone sonna. J'ai regardé le nom affiché. C'était Cynthia. Cynthia...

Km 200

Mon répondeur me représenta, palliant, à la hâte, l'indisponibilité de mains, toutes entières consacrées au volant. Devant moi, la route était dégagée, limpide, à l'image de ces routes de publicités pour voiture, où on nous faisait croire que le quotidien d'un automobiliste n'était fait que de tournants en montagne, sans jamais un fou, en face, qui arrivait à 110, et de lignes droites en ville sans jamais une priorité à céder, ni un feu rouge qui nous stoppait dans notre élan. La publicité omettait parfois certains détails de la réalité, qui ne correspondait, toutefois, étrangement pas à ma réalité, le matin de mon départ. La voiture, derrière moi, abritait-elle par conséquent une équipe de tournage ?

Quand on conduit sur une route déserte, qui slalome à l'horizon, comme une femme, en soirée, remue les hanches - et qu'une lumière pure, venue du ciel, s'injecte dans vos yeux fascinés, et dépose sa caresse chaude, sur une joue transie par le froid du matin... Dans ces moments d'authenticité, où la vie glisse, sans le moindre obstacle, vers un but identifié par la passion, où vous propulsent vos efforts... Dans ces moments-là, on ne peut s'empêcher de penser que

la vie serait formidable si elle pouvait être, du début à la fin, à l'image de cette route. Je rêvais d'une vie limpide. Une vie de publicité. Mais la réalité m'avait rappelé qu'il faudrait tout de même compter sur un minimum de bouchons. Rencontrer une femme gracieuse comme la biche, sauvage comme la panthère ? Bouchon. Trouver une entreprise qui ne décide pas, chaque jour, de rejouer un épisode de *Game of Throne*, ou de Dallas, à la machine à café ? Bouchon. Trouver un éditeur, qui en ouvrant votre dernier manuscrit, perd la vue, tombe de sa chaise, danse le sirtaki dans son salon, et commence à vous signer des chèques. Bouchon, demi-tour, refus de priorité, impasse, panne d'essence.

Cela faisait dix ans, que je m'étais élancé sur l'autoroute du succès. Dix années à écrire. A lire des classiques, pour comprendre ce qu'il manquait à mes œuvres. Puis à retravailler ces mêmes œuvres, pour en faire des classiques. Tous les soirs, dans le travail, je voyais défiler les mêmes nuits, sous mes yeux. Des nuits où la remise en question était permanente, pour arriver à ce fameux niveau d'écriture, où les éditeurs veulent faire l'amour à vos interlignes, veulent s'intercaler dans vos espaces, pour se blottir contre

vos mots, veulent raisonner votre point final qu'il n'a pas le droit d'arrêter leur histoire aussi tôt.

La destination finale de mes nuits était connue. Mais, je n'avais aucun repère pour savoir si j'en étais proche, ou encore significativement éloigné. Sur l'autoroute du succès, aucun panneau ne vous réconfortait en vous annonçant « Gloire à dix kilomètres », « prochaine sortie : succès d'estime », « tenez votre gauche sur 140 kilomètres, et vous deviendrez une légende ». Rien de tout ça. Uniquement la route. Dans le brouillard. Sans la moindre signalisation. Que faisait la Direction Départementale de l'Équipement ? Aucune indication. Il ne restait alors qu'à continuer, progresser, à y croire, en espérant que le succès, dont me parlait mon intuition, n'était pas un mirage.

Le succès était un horizon sans promesse. Veyrac était un rêve beaucoup plus accessible. Piégée entre la terre et l'océan, la ville était condamnée à s'offrir aux urbains, comme moi, qui la quittaient pour de l'or, mais finissaient par revenir, l'âme épluchée par l'absence de sens d'une vie, dans le ciment, l'agitation, la densité, le bruit, et les hiérarchies verticales comme des falaises, qui donnaient vu sur le

gouffre de fraternité, aujourd'hui, dans les entreprises, qui séparait les hommes. Veyrnac était condamné à nous recevoir, nous, âmes à ce point privées d'authenticité, que dès notre arrivée, nous nous promenions le long des côtés, où les lignes droites étaient des lignes d'air marin que nous sniffions, à nous demander si l'iode n'était finalement pas une drogue dure, un psychotrope aussi puissant, que la cocaïne, la caféine, voire le crack.

J'allais me faire, à mon arrivée à Veyrnac, mes lignes d'air marin. J'allais longer cette plage. Longer cet océan. Une plage qui m'avait appris la virilité. Un océan qui m'avait appris l'humilité. Chaque centimètre au-dessus du genou, dans cette eau à seize degrés, était un centimètre perdu en-dessous du niveau de la ceinture. Je descendais la plage, torse bombé, avec l'envie de conquérir le monde. Après la baignade, je remontais la plage, à vive allure, comme une armée battant retraite, confus d'exhiber de si petits moyens, pour de si grandes ambitions.

Je rentrais dans la mer, homme. Je ressortais, petit garçon, qui s'empressait de regagner sa serviette, pour cacher ce sortilège que la mer lui avait froidement infligé. Allongé sur le ventre, bloqué

comme un patient chez l'ostéopathe, le temps que le soleil séchât mon maillot, et laissât à nouveau planer le doute quant aux moyens de ma folie des grandeurs, j'observais la plage. Les maillots de bain deux-pièces. J'étais fasciné par ces maillots de bain deux-pièces. À seize ans, je voulais devenir propriétaire d'un maillot deux-pièces avec la locataire à l'intérieur. Je voulais passer du temps chez elle, indifféremment au rez-de-chaussée, sous le nombril, ou à l'étage. Elle me ferait visiter. Je lui ferais visiter. Tu m'avais d'ailleurs fait visiter, Myriam... Ma première petite amie...

À dix-huit ans, je t'avais vue sur la plage dans ton maillot de bain 2 pièces. Je t'avais vue des années avant, déjà, mais cette année-là, je t'avais trouvée immédiatement attirante et je savais que je ne ferais pas ce que je faisais en général dans ces cas-là. Juste me dire, elle est jolie, et puis repartir jouer au football avec mes potes. Non... J'allais t'aborder. T'inviter un soir, en ville. On allait marcher ensemble. Discuter. Boire un verre. Et à un moment, ma passion serait plus forte que ma timidité, et mes lèvres se rueraient sur les tiennes. C'est étrange, Myriam, si je ne t'avais pas vue en bikini mais tout habillée, je crois que jamais je n'aurais senti cette urgence de t'aborder. Comme si j'avais eu besoin que tu commences à te

déshabiller pour me dire « Adrien, maintenant, faut terminer le travail. »

Alors je t'ai invitée dans l'appartement loué par mes parents et on a terminé le travail. Il faisait beau et chaud. T'étais dans ton bikini. Je t'ai fait remarquer qu'il te restait encore un slip qui cachait tes fesses et un haut qui cachait tes seins. J'étais drôlement observateur, dis donc. Et tu les avais drôlement bien aimées toutes mes observations. Les tiennes n'étaient pas mal non plus. C'est vrai qu'il me restait encore ce caleçon avant que je sois tout nu.

Et du coup, on avait pris un plaisir fou à se faire remarquer des tas choses pendant quinze jours. Tu m'avais fait visiter l'étage, beaucoup moins le rez-de-chaussée. Je me demande même si quelqu'un y était déjà allé au rez-de-chaussée. Peut-être pas. En tout cas, je me demandais, Myriam, si tu serais là, à mon arrivée, sur cette plage. Si tu avais changé, mon premier amour de vacances.

J'allais bientôt le savoir. Mais avant cela, je devais m'accorder une petite pause. Je guettais donc la prochaine aire de repos. Qui arriva. Ma voiture s'y engouffra... Ce lieu me rappelait quelque chose... Ah

oui, je savais. Mais bien sûr. N'était-ce pas l'aire
de...

1^{ère} aire de repos

Aire de Farnouette. On s'arrêtait souvent, ici, avec Ayrton, quand on allait à Veyrnac, en compagnie, bien sûr, de ce très cher Cat Stevens. Cher Cat Stevens, et non moins chère aire de repos. Les gérants de ces restaurants doivent être des genres de milliardaire. Dix euros le breakfast. Heureusement que d'ordinaire, contre l'avis de ma mère diététicienne, je sautais le p'tit déj'. Ma mère... Un sacré bout de femme. Sa vie, c'était le cinéma. La Chine. Les jeux de mot. (Tiens, elle n'avait jamais tenté les jeux de mot en chinois). Le poulet pois chiche aussi. Sans oublier ce plat mexicain. Ce fameux plat mexicain. Si de San Francisco à San Diego, c'était la Silicon Valley, nous, de la cuisine à la salle à manger, c'était la Chili Con Valley. Ah, des péteux, on en avait mangé plus que l'estomac n'était conçu pour en recevoir. J'ai joué de la trompette pendant dix ans, sans solfège, ni partition, à la fin du repas j'étais Mozart. Avec nous, le cours mondial du haricot rouge avait dû augmenter de 50%.

Quel bonheur, cette femme. Une véritable mère. Qui vous appelait quand ça n'allait pas. Qui vous appelait quand ça allait bien. Qui vous appelait tout le

temps, en fait ! Parfois on voulait leur dire « arrêtez de nous appeler ». Et puis on pensait au moment où elles ne seraient plus là pour nous appeler, alors c'est nous qui les appelions. On ne serait pas un peu maso sur les bords ?

Mon plateau dans les mains, je m'assis, seul à une table. J'entamai mon *english breakfast*. Adroit, comme un lanceur de couteau au premier entraînement, je constatais que les premières bouchées n'étaient pas toutes cadrées, mais qu'heureusement mon tee-shirt s'était spontanément proposé pour jouer les ramasseurs de balle. Tout tombait souvent de mes mains, délaissées par un esprit, préoccupé à découvrir ses pensées, comme un aventurier, intrigué par un animal, pénètre dans une jungle. La jungle, pour moi, des idées, des souvenirs. Assis, dans ce restaurant, je regardais par la fenêtre et repensais à ces haltes, forcées, organisées par mon père quand j'étais petit. Je le revois encore avec ses grosses mains, se saisir du pain, des croissants et de son verre de jus d'orange. Quand je voyais ses mains, je me disais qu'il ne pouvait pas être responsable des services informatiques d'un grand groupe, comme officiellement il le disait. Sinon, il mettait en réseau des sacs de ciment, et cliquait sur le bouton droit de

son tournevis et de sa truelle. Ses mains : un mystère. Les miennes, féminines, résumaient bien la nouvelle génération, qui se vantait de tout savoir, mais à la moindre coupure de courant, on devenait des chats sans moustache, perdus dans nos appartements, sans alternative pour s'occuper, se déplacer, et vivre paisiblement. Lui, ses mains burinées m'évoquaient qu'entre l'école et la vie de bureau, la pyramide de Maslow, il l'avait escaladée, pallier par pallier, à mains nues, comme Maurice Herzog et Louis Lachenal, l'Everest, l'Annapurna, en 1950.

Une montagne d'effort préoccupait mes pensées, quand soudain mon téléphone sonna. Je revins alors à la réalité, pour constater que ma mère voulait savoir, si j'allais bien, ou si j'allais mal, et surtout si je serais disponible pour passer les trois prochaines heures de ma vie avec elle. J'hésitais... Partager avec elle était toujours l'opportunité, de l'écouter, de l'aider, de contribuer, et aussi de bien rire. Et en même temps ma voiture, qui patientait sur le parking comme Jolly Jumper, me rappelait que Lucky Luke avait une mission à terminer, des gens singuliers (Antoine, Myriam) à retrouver aujourd'hui. Je me suis donc levé. Je n'ai pas décroché. J'ai laissé mon plateau sur la table, acte que je croyais révolutionnaire, mais

finalement qui ne l'était pas : tout le monde s'efforçant de ne pas jouer le jeu pour justifier la création d'un CDI.

J'ai poussé la porte du restaurant. Je me suis dirigé vers mon fidèle destrier qui m'attendait à l'ombre. Pas bête Lucky Luke.

J'étais à nouveau assis, prêt à repartir, quand mon téléphone à nouveau sonna. Je commençais à incriminer ma mère, quand je vis que c'était en fait Cynthia qui essayait de m'appeler. Cynthia... Cynthia... Je voulais décrocher, mais j'étais résolu à atteindre mon objectif au plus vite. Alors j'ai démarré. J'ai laissé le téléphone sonner. J'ai allumé la radio... Et là, un immense sourire s'est formé sur mon visage. Qu'est-ce que j'aimais cette chanson...

Km 250

Quand on arrive en ville... Daniel Balavoine et Michel Berger avaient pris place à l'arrière de ma voiture. Ils chantaient, se souriaient : apportaient une sincérité et une énergie. Merci Chante France. Oui, j'écoutais Chante France alors que les jeunes de mon âge écoutaient NRJ. C'était décidément dommage pour les cougars, on écoutait les mêmes musiques...

Ces musiques, les années 70/80, étaient incroyables de simplicité et de justesse. *Il est libre Max. Mon vieux. Le paradis blanc.* Jeune, j'écoutais ces chansons, et je ne comprenais pas véritablement les paroles. Il faut dire, je n'en connaissais pas véritablement les paroles. Ca n'aidait pas. Dix ans plus tard, je venais d'arriver sur le marché du travail, je venais de perdre ma liberté, je réécoutais ces chansons, et leurs paroles devenaient maintenant troublantes de vérité. Ne pas pouvoir attendre plus longtemps pour être heureux. Même pas 30 ans². Ne pas pouvoir attendre la retraite, de n'être plus qu'une voiture sur les jantes, un chameau avec une entorse du genou, pour sillonner, fasciné, l'étendue d'une vie.

² Référence à Starmania, *Quand on arrive en ville* (Luc Plamondon / Michel Berger)

Je voulais galoper dans mes années. Sauter, courir. Créer. M'arrêter auprès des yeux les plus tendres, pour faire chanter mon âme. Je ne pouvais plus attendre.

Alors, désormais, du lundi au dimanche, chaque moment sans travail, était un moment avec écriture. Je voulais imprimer sur papier, les choses qui avaient de la valeur pour moi, et que la société semblait autant vouloir préserver, que le thon, le saumon, le cabillaud, dans certains endroits du globe. Je voulais permettre à l'humour, l'authenticité, la fraternité, de librement s'exprimer : la page blanche devenant un espace dédié, à des espèces menacées.

Je ne voulais pas tristement renoncer. M'adapter. M'oublier. Je voulais résister. Insuffler de l'énergie aux citoyens, via la tendresse et l'humour. Et les inviter, via les pensées, à se questionner sur leur part de responsabilité, d'amélioration dans cette vie.

Etre un résistant, mon obsession, comme Michel Berger, Daniel Balavoine, Luc Plamondon, à leur époque. Ou encore donc, tous ces artistes, dont je ne comprenais pas, avant, les paroles. Dont je connaissais même pas, avant, les paroles... (Ce qui

n'aidait pas), et que je redécouvrais à présent avec plaisir.

France Gall faisait partie de ces artistes. Et, pour ma plus grande joie, après *Quand on arrive en ville*, Chante France enchaîna avec *Résiste*. Cette chanson qui invitait à ne pas tomber dans le renoncement, et l'individualisme.

France chantait sur Chante France, et me faisait un bien fou, à me montrer que je n'étais pas le seul à vouloir résister. A chaque fois qu'elle parlait de journées sans sens, d'un univers individualiste, je ne pouvais m'empêcher de penser au monde de l'entreprise. Cette jungle qu'on rejoint, à vingt-quatre ans, alors qu'on pensait que ça serait le paradis, à exhiber toutes ses connaissances, comme un magicien étale ses tours de cartes, devant un public ahuri, reconnaissant, d'apporter avec tant de fluidité de la puissance à la vie. Mais très vite, on comprenait, que l'ambiance ne serait pas au respect et au partage. L'humanité des gens et leur cynisme faisaient très vite de toi, un Indiana Jones, qui discutait à la machine à café avec des squelettes et des momies, et négociait ton salaire avec des mygales et des serpents. Avant de travailler, Indiana Jones pouvait choisir qui fréquenter, et ainsi éviter les mygales et les serpents :

sa phobie. À vingt-quatre ans, il ne pouvait plus se défilier. Il devait accepter d'affronter cette réalité, et de se rendre, chaque semaine, au Temple Maudit, pour rapporter un tas de pièces d'or au propriétaire de son logement.

Indiana Jones rêvait d'être Indiana Jones, petit. La liberté, les voyages, les femmes, l'argent. L'argent : on lui avait promis des lingots d'or, finalement c'était le SMIC. Les voyages : on lui avait promis l'Amazonie, l'Asie, finalement c'était Puteaux. Les femmes : on lui avait promis des vraies reines de beauté, finalement il travaillait uniquement avec des bac +5, qui ne pouvaient pas étudier et faire du sport en même temps. C'est sûr, elles avaient obtenu leur diplôme, mais leur corps de femme avait comme qui dirait changé. Peut-être elles aussi s'attendaient-elles à voir arriver Harrison Ford à la photocopieuse ? Par rapport à la liberté, elle existait, mais elle ne se comptait plus qu'en jours pris, ou en jours à prendre. Et l'ennemi désormais était partout. Un allié, un confident, pouvait devenir votre pire rival. Il pouvait vous assassiner d'une balle dans le dos, ou plus simplement d'un email *forwardé*. La paranoïa progressivement s'installait.

Alors, quand France Gall m'encourageait à résister, dans cette voiture, à refuser cette époque égoïste, je reprenais avec rage chaque refrain. Chaque note dans l'aigu était un uppercut que j'envoyais à la face du capitalisme. Je voulais ardemment retrouver ma liberté. Faire de mon salon, de huit heures à dix-huit heures, mon open space, de mes jeans, mon costume de travail. La nuit, je voulais enfin mettre en relation mon oreiller avec ma tête. Moi-même titulaire d'un bac+5, je voulais oublier toutes ces années d'étude, être plus ferme avec mon corps, pour que l'art ne soit pas une compensation, les doutes d'un homme quant à la générosité de cette époque, alors qu'il était aussi volontaire, spirituellement et physiquement, qu'un serpent en pleine digestion. Je voulais vivre dans la générosité, l'intensité, en respectant mon rythme naturel, mes aspirations créatrices. Ecrire, arborer le sourire d'un enfant, la carrure d'un combattant de lumière.

Michel Berger, France Gall, Daniel Balavoine, assis à l'arrière de ma voiture, chantaient, se souriaient, intimaient de ne jamais abandonner.

Ma voiture était lancée en direction de Veyrnac, toute la France de la musique dans mes enceintes.



Pour continuer votre lecture, cliquez
https://www.thebookedition.com/fr/31929_aiad

Dessin couverture: Flavie Dony

Editeur: Sylvain Hatik
Conflans-Sainte-Honorine

Juillet 2018

© AIAD

ISBN:979-10-90668-29-4